

Allons enfants
de la patrie

Du même auteur

La Guerre des crayons
Quand les petits Parisiens dessinaient la Grande Guerre
Parigramme, 2004

MANON PIGNOT

Allons enfants de la patrie

Génération Grande Guerre

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DE L'UNIVERSITÉ DE PICARDIE JULES-VERNE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection
« L'UNIVERS HISTORIQUE »

ISBN 978-2-02-107458-1

© Éditions du Seuil, janvier 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour Henri,
dos rond, haut les cœurs et en avant la Bobême !*

« Guerre : tonner contre. »
« Enfants : affecter pour eux une tendresse lyrique,
quand il y a du monde. »
Gustave FLAUBERT,
Dictionnaire des idées reçues, 1877.

« “Tout le monde ne peut pas être orphelin”,
disait Jules Renard. Le sens que je donne
à cette phrase est : “Tout le monde ne peut pas avoir
la nostalgie d’un père.”
Pour la vie un coin de notre être
souffrira de solitude, craintif et angoissé. »
Jean-Louis BARRAULT,
Souvenirs pour demain, 1972.

Le goût de l'enfance

Les enfants sont depuis longtemps un centre d'attention indéniable pour de nombreux historiens, mais les études qui leur sont consacrées s'attachent davantage à appréhender la place qui leur est attribuée dans la famille ou dans la société qu'à interroger véritablement *leur* point de vue. Qu'il s'agisse d'une histoire de la famille, inaugurée dans les années 1960 par Philippe Ariès, ou d'une histoire de l'école, l'objet en est moins l'enfant lui-même que la question de sa prise en charge, de son encadrement, de son éducation... En un mot : une histoire des discours et des représentations élaborés par des adultes autour de la figure enfantine. Ainsi ne trouve-t-on, dans un ouvrage de référence comme *l'Histoire de l'enfance en Occident*, qu'une vingtaine de pages sur les écritures enfantines ; le reste – au demeurant passionnant et essentiel – est encore une fois consacré à une histoire sociale et philosophique où l'enfance constitue davantage un angle d'approche qu'un objet véritable¹. À côté de cette approche nécessaire mais insuffisante pour atteindre au plus près l'expérience enfantine, il existe donc une place pour une histoire, aujourd'hui en plein essor, de l'enfance comme objet d'étude *en soi*,

1. Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident*, Paris, Seuil, 1998 ; Catherine Rollet, *Les Enfants au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 2001.

autrement dit un groupe à part entière, pensant et agissant¹.

Un renversement complet de la démarche s'impose alors : retourner le regard, inverser la focale et essayer de se placer dans « l'œil de l'enfance » en choisissant d'appliquer à cet objet certains des postulats de la micro-histoire. Si celle-ci est une « histoire au ras du sol », comme l'a si bien définie Jacques Revel², alors il nous faut nous mettre « à hauteur d'enfant », nous replonger dans une histoire quotidienne et, parfois, banale : tenter d'appréhender ce que Philippe Artières et Dominique Kalifa ont appelé avec justesse « l'infra-ordinaire³ ». Le recours à une histoire de l'intime s'impose d'ailleurs par la nature même des sources enfantines, dispersées, précaires. L'analyse micro-historique appliquée à des sources intimes permet de mettre au jour les variations entre les différentes expériences enfantines mais aussi les nombreuses passerelles qui existent entre elles, les récurrences, les similitudes, voire de possibles « invariants » de l'enfance en guerre. Elle contribue surtout à faire entendre une *parole* enfantine et non plus seulement un discours *sur* l'enfance.

Bien sûr, il n'y a pas plus de parole enfantine « pure » qu'il n'y a d'enfance « innocente » : les productions enfantines sont construites, surveillées, parfois encadrées, parfois autocensurées aussi. Elles sont, à l'instar de toutes les

1. Nicholas Stargardt, *Witnesses of War. Children's Lives Under the Nazis*, Londres, Jonathan Cape, 2005 ; Maria Cristina Giuntella et Isabella Nardi (dir.), *La Guerra dei Bambini. Da Sarajevo a Sarajevo*, Pérouse, Edizioni Scientifiche Italiane, 1998 ; Ivano Urli, *Bambini nella Grande Guerra*, Udine, Gaspari, 2003.

2. Jacques Revel, « L'histoire au ras du sol », in Giovanni Levi, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989.

3. Philippe Artières et Dominique Kalifa, « L'historien et les archives personnelles : pas à pas », in Philippe Artières et Dominique Kalifa (dir.), « Histoire et archives de soi », *Sociétés et représentations*, CREDHESS, n° 13, 2002.

sources de l'intime, des « mises en scène de soi par soi », selon l'expression de Michelle Perrot¹. Elles demeurent pourtant aussi des formes d'expression autonomes et personnelles qui justifient l'étude de l'enfance pour elle-même. Sans doute les enfants écrivaient-ils et dessinaient-ils bien avant la Première Guerre mondiale ; des travaux fondateurs l'ont déjà prouvé². Il semble pourtant que la Grande Guerre agisse comme un bain révélateur de cette parole enfantine : le conflit fournit tout autant le sujet que les conditions d'un besoin d'expression personnelle. Dans le sillage d'une historiographie culturelle de la Grande Guerre qui a mis au jour l'existence de discours de guerre forgés pour les enfants, une question s'impose avant toutes les autres : comment évaluer la réception et, par là, l'efficacité de tels discours ? Stéphane Audoin-Rouzeau avait soulevé ce problème à plusieurs reprises, que ce soit dans l'épilogue de *La Guerre des enfants*, intitulé « Ce qu'enfant pense³... », ou dans certains articles : « Le problème clé est évidemment celui de la réceptivité de l'enfance à ce qui lui fut proposé, suggéré, imposé. Cet impact de la propagande sur les terres de l'enfance est au demeurant fort difficile à mesurer : l'histoire culturelle est plus à l'aise pour analyser les outils de l'encadrement que leur efficacité⁴. » L'avancée de la connaissance des sources enfantines est désormais suffisante pour nous réorienter vers le thème de la réception, par les enfants, d'un discours de guerre forgé pour eux : autrement dit, vers la question

1. Michelle Perrot, « Introduction », in Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, tome IV, « De la Révolution à la Grande Guerre », Paris, Seuil, 1999, p. 10.

2. Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Seuil, 1993.

3. Stéphane Audoin-Rouzeau, *La Guerre des enfants. 1914-1918. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, rééd. 2004.

4. Stéphane Audoin-Rouzeau, « L'enfance mobilisée : un "vécu" méconnu de la guerre 1914-1918 », in Maria-Cristina Giuntella et Isabella Nardi (dir.), *La Guerra dei bambini, op. cit.*, p. 79-100, citation p. 81.

centrale de *l'expérience*. Qu'est-ce que vivre la guerre à cinq, dix ou quinze ans ? Quand on est une fille ? Quand on est un garçon¹ ?

Il s'agit tout d'abord d'une confrontation à des moments clés : entrée en guerre et armistice constituent par exemple des pivots de l'expérience partagés par la quasi-totalité des enfants. De même, la plupart des enfants en âge d'être scolarisés sont les témoins du processus de mobilisation scolaire et périscolaire mis en œuvre en France dès le début du conflit. Il en va de même pour les répercussions physiques de la guerre sur le monde de l'arrière : bombardements, faim, froid constituent des modes d'expérience communs à bon nombre d'enfants. Il est d'ailleurs souvent nécessaire de surmonter l'écran que représente à cet égard le souvenir de la Seconde Guerre mondiale pour rendre à ces événements leur ampleur et leur impact. Toutefois, des variations importantes se font jour du point de vue de l'intensité de l'expérience, ainsi que de ses effets sur le rapport à la guerre et sur la vie postérieure des jeunes témoins. Enfin, bien des enfants partagent l'expérience de la mobilisation des hommes et de ses conséquences sur la vie familiale : filles et garçons sont pareillement concernés par la séparation, le manque, l'absence et, souvent, la blessure ou le deuil.

Dès lors, il est indispensable de se garder d'une lecture uniquement victimisante : en évitant à tout prix son infantilisation, il s'agit aussi de sortir d'une vision monochrome de l'enfance pendant et après la guerre, par la mise au jour de pratiques différentes et hétérogènes qui composent progressivement une sorte de typologie des expériences enfantines. Figure emblématique de la Grande Guerre

1. Ce champ encore neuf a récemment fait l'objet d'études nationales ; citons notamment : Andrew Donson, *Youth in the Fatherless Land. War Pedagogy, Nationalism and Authority in Germany 1914-1918*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 2010.

pour la mémoire collective, l'orphelin-pupille de la Nation ne saurait donc incarner l'archétype de l'enfant en Première Guerre mondiale : aux côtés de l'enfance endeuillée, il y a place également pour une histoire de l'enfance occupée ou même de l'enfance épargnée. À l'instar de tout conflit, la Grande Guerre ne fut pas *forcément* traumatique. Et si l'expérience fut massivement douloureuse, elle le fut aussi *diversement* : c'est cette diversité des sentiments enfantins vis-à-vis du conflit qu'il faut accepter de voir, depuis la peur ou le chagrin – prévisibles et confirmés dans bien des cas – jusqu'à l'indifférence ou la joie, née d'un détournement de l'expérience de guerre. Aux côtés des enfants victimes, certains se vivent – et s'écrivent – comme des acteurs du conflit ; ce sont d'ailleurs souvent les mêmes.

« Comment parler d'un groupe qui ne parle pas ? » s'interrogeait Olivier Faron dans l'introduction de son ouvrage consacré aux pupilles de la nation¹ ; la question des sources taraude en effet tous les historiens de l'enfance². C'est d'ailleurs à travers elle que se définit la notion même d'« enfance » : c'est grâce aux sources qui nous sont encore accessibles aujourd'hui que nous pouvons tenter de délimiter cette période de la vie finalement fort imprécise. L'âge de la scolarisation est un premier critère tout à fait valable pour la Grande Guerre, l'école républicaine étant désormais enracinée : en dessous de six ans, les enfants n'écrivent pour ainsi dire pas et dessinent peu. La borne supérieure est, en revanche, moins nette : jusqu'à quel âge est-on encore un enfant dans les années 1910 ? Bien des facteurs, notamment socioéconomiques, peuvent faire varier le moment de la sortie de l'enfance.

1. Olivier Faron, *Les Enfants du deuil. Orphelins et pupilles de la nation de la Première Guerre mondiale (1914-1941)*, Paris, La Découverte, 2001, p. 17.

2. Voir notamment Quinto Antonelli et Egle Becchi, *Scrittura bambine. Testi infantili tra passato e presente*, Rome, Laterza, 1995.

Ainsi, dans les classes populaires, il est à cette époque bien délicat de parler déjà d'adolescence¹ : le certificat d'études sanctionne souvent le passage à l'âge adulte – c'est-à-dire dans la vie active. La plupart de nos sources émanent donc d'enfants âgés de six à treize ou quatorze ans. Toutefois, dans les classes bourgeoises, le temps de l'enfance est plus nettement étiré, notamment pour les filles ; le passage de l'état de fillette à celui de jeune fille est flou : il varie considérablement en fonction de la situation familiale pendant la guerre, l'expérience de l'occupation contribuant souvent à hâter la maturité des enfants. Mais cette classe d'âge en guerre doit également être interrogée comme une *génération*, née dans les années 1900 : nombre des sources utilisées ici offrent la possibilité de « suivre » des expériences enfantines tout au long du conflit, avec leurs inflexions, leurs évolutions, leurs revirements aussi, parfois.

La nécessité de redonner la parole aux enfants de la Grande Guerre s'est en effet imposée à travers une rencontre : celle des journaux intimes. Véritables morceaux de vie, ces carnets ont constitué l'élément déclencheur d'un questionnement sur le « moi » enfantin pendant la Grande Guerre. Moyen privilégié d'accès à « l'infra-ordinaire » de l'enfance, lieu d'expression de l'intime – même si des formes de contrôle parental existent indéniablement –, le journal de guerre incarne ainsi l'outil le plus efficace dans cette entreprise de renversement de la focale historique. Brèche authentique dans l'univers quotidien de l'enfance en guerre, il offre en effet la possibilité d'appréhender, presque au jour le jour, non seulement les modalités et les pratiques du conflit, mais aussi la construction de l'expérience en tant que telle. L'objet « journal » en lui-même joue un rôle important dans la compréhension de ces manières d'appréhender la guerre : l'effet de réel que constituent les changements d'écriture au fil des années,

1. Agnès Thiercé, *Histoire de l'adolescence*, Paris, Belin, 2001.

tant du point de vue du style que de la calligraphie, est indéniable. Si cela est sans doute vrai pour toutes les formes d'archives personnelles, cela est plus frappant encore lorsqu'il s'agit d'enfants dont on partage la vie, la croissance et l'évolution personnelle pendant plus de quatre ans. Il en est ainsi, par exemple, du journal de Louise Weill, long de plus de quatre cent cinquante pages : on finit par se prendre au jeu et, pour peu qu'on lise ce journal en quelques jours, on se sent comme happé par cette vie qui n'est pas la nôtre mais dont on sait désormais tant de choses. Le désir d'histoire ne peut qu'être attisé encore par cette intimité par effraction. La cohabitation quotidienne avec ces textes si personnels fait naître un curieux sentiment d'affection pour ces inconnus qu'on croit désormais connaître, et qu'on laisse à regret, la guerre finie.

L'utilisation prépondérante des journaux intimes, comme textes mais aussi comme objets, s'étend également aux formes alternatives d'écriture de soi, telles que les dessins et les correspondances. Là encore, ce type de sources possède ses propres limites : le dessin ne nous dit pas tout, loin de là. Bien des informations nous échappent sur les conditions de sa réalisation, sur son auteur, sur sa signification même. Et pourtant, la lecture du dessin d'enfant provoque un sentiment de plongée immédiate à la fois dans le quotidien de la guerre et dans le regard enfantin sur celle-ci¹. Comme le journal intime, le dessin nous renseigne autant, si ce n'est plus, sur les représentations enfantines du conflit que sur le conflit lui-même. Le dessin, autre forme de parole ? Assurément. Mieux connues des historiens de

1. Le fonds Sainte-Isaure conservé au musée du Vieux Montmartre constitue une collection unique, composée de mille cent quarante-six dessins réalisés entre 1914 et 1918 par les élèves des écoles Sainte-Isaure et Lepic, dans le 18^e arrondissement de Paris. Les écoliers sont issus de deux classes : le plus grand nombre de dessins émane du cours supérieur de l'école Sainte-Isaure ; un second ensemble de dessins provient de la huitième classe de l'école de la rue Lepic.

la Grande Guerre, les correspondances constituent un autre lieu essentiel où se dit et se lit l'expérience enfantine du conflit ; comme l'écrit Anne-Marie Sohn, « privées, elles permettent un accès inespéré à la vie familiale et intime, aux affects et perceptions, aux représentations et aux idéologies sous-jacentes. [...] Elles ont toujours pour effet de nuancer et rendre vivantes les études sur la société¹ ». À côté de lettres isolées, parfois anonymes, qui sont les plus nombreuses, les correspondances complètes offrent une plongée prolongée dans l'univers quotidien de l'enfance en guerre. La correspondance de la famille Butling, par exemple, regroupe les lettres échangées par un soldat britannique avec ses quatre enfants de 1915 à 1919 : comme pour les journaux intimes, la lecture de ces lettres nous fait accéder à un degré d'intimité inattendu avec des scripteurs si éloignés. L'impression laissée par ces lettres ne traduit-elle pas, en réalité, l'apport fondamental de la démarche micro-historique ? Tel individu n'est plus lu comme une source parmi d'autres mais bien comme une personne de connaissance : les sources de l'intime sont ainsi une ouverture inespérée sur des vies passées, c'est-à-dire aussi, en termes plus historiens, sur des représentations et des expériences.

En cherchant les enfants, on trouve aussi les pères. Au réflexe d'écriture multiforme des enfants répond en effet le recours massif des pères combattants à la lettre. Nouveauté de l'écriture pour certains, de l'écriture intime pour d'autres, de l'écriture aux enfants pour une troisième catégorie. Le constat reste le même : les pères écrivent beaucoup, souvent, à des enfants qui leur répondent avec la même intensité. Le contrôle postal constatait en 1916 : « Le sentiment paternel semble grandir avec la guerre. »

1. Anne-Marie Sohn (dir.), *La Correspondance, un document pour l'histoire*, Rouen, Publications de l'université de Rouen, Cahiers du GRHIS, n° 12, 2001, p. 12.

Mais est-ce vraiment de cela qu'il s'agit ? Ce que provoque la séparation brutale et durable, c'est vraisemblablement moins la *naissance* d'un sentiment paternel que sa *révélation*. Une nouvelle figure paternelle s'invente au fil des années de guerre et se construit d'angoisses jusqu'ici insoupçonnées, de projets et de mots d'affection. La formidable collection de correspondances de l'*Imperial War Museum* le montre : les lettres des pères britanniques sont, en tout point, similaires à celles de leurs homologues français. Ne doit-on pas alors parler d'une nouvelle génération de pères, en regard de celle des enfants ? L'invention de cette « paternité de papier » ne s'achève d'ailleurs vraiment qu'après la guerre, au sortir de l'armistice : elle se concrétise au moment du retour, dans la confrontation, parfois brutale, avec des équilibres familiaux renouvelés.

Pour atteindre les enfants qui n'ont pas eu ce réflexe d'écriture – faute de temps, d'envie ou de culture littéraire –, l'enquête orale s'est imposée. Tout en nous renseignant sur les processus mémoriels de la Première Guerre mondiale, elles sont fréquemment – et étonnamment – en concordance quasi totale avec les sources primaires. Or, bien que le témoignage oral ne soit plus tellement contesté par les historiens en théorie¹, nous avons pu constater à plusieurs reprises la relative frilosité qui persiste à son encontre à propos de la Grande Guerre. Le reproche principal qui leur est fait étant l'âge avancé des témoins et une trop grande distance à l'événement – ce que Jean-Jacques Becker avait en son temps appelé le « handicap de l'*a posteriori*² ». La critique de la vieillesse des témoins est sans doute la plus surprenante – ne serait-ce que parce

1. Voir notamment Danièle Voldman (dir.), « La bouche de la vérité ? La recherche historique et les sources orales », *Cahiers de l'IHTP*, n° 31, 1992.

2. Jean-Jacques Becker, « Le handicap de l'*a posteriori* », in *Questions à l'histoire orale*, numéro spécial de la revue *Cahiers de l'IHTP*, n° 4, juin 1987, p. 95-97.

qu'elle ne tient aucun compte du processus d'hypermnésie de l'enfance constaté depuis longtemps par la gérontologie. Mais, plus encore, la question de la distance temporelle à l'événement étudié nous semble constituer un faux problème : le filtre du temps n'est pas plus insurmontable pour les sources orales que les filtres professoraux ne le sont pour les sources scolaires ; comme toute source historique, le témoignage oral peut être soumis à la critique et aux procédures d'administration de la preuve. Le témoignage oral ne dit pas plus le « vrai » de l'expérience enfantine que la source écrite ; mais son apport n'en reste pas moins inestimable : comme l'écrit Philippe Joutard, « la mémoire non institutionnelle, parce qu'elle sort des cadres, n'est pas forcément plus vraie que la mémoire dominante et officielle : elle a aussi ses stéréotypes et ses préjugés. Il ne s'agit donc pas de la privilégier par rapport à l'autre, en la considérant comme "plus authentique", mais de confronter deux visions comme les deux faces d'une même réalité¹ ». Reconnaissons l'utilité des sources orales pour interroger certains aspects de l'expérience enfantine, tels que la vie quotidienne ou la famille, peu accessibles autrement : « Il existe une réalité sociale que l'enquête orale est particulièrement apte à saisir et ce n'est pas un hasard si les premiers à en avoir mesuré l'importance sont les anthropologues, je veux parler évidemment de la famille », écrit encore Philippe Joutard². Dans le cas des enfants, dont la parole est le plus souvent recouverte par celle des adultes, des pédagogues, des éditeurs, les sources intimes, et parmi elles les sources orales, sont plus qu'utiles : elles sont indispensables.

Le dialogue ainsi engagé entre les sources, entre l'histoire et la mémoire de l'enfance en guerre, nous renvoie

1. Philippe Joutard, *Ces voix qui nous viennent du passé*, Paris, Hachette, 1983, p. 173-174.

2. *Ibid.*, p. 181.

DANS LA COLLECTION
L'UNIVERS HISTORIQUE
(derniers titres parus)

Les Enfants de la République
L'intégration des jeunes de 1789 à nos jours
par Ivan Jablonka
2010

L'Art de la défaite (1940-1944)
Nouvelle édition
par Laurence Bertrand Dorléac
2010

La Mémoire désunie
Le souvenir politique des années sombres, de la Libération à nos jours
par Olivier Wieviorka
2010

Pie XII et le III^e Reich
Nouvelle édition
par Saul Friedländer
2010

Les Métamorphoses du gras
Histoire de l'obésité
du Moyen Âge au XX^e siècle
par Georges Vigarello
2010

Aux armes citoyens !
Naissance et fonctions du bellicisme révolutionnaire
par Frank Attar
2010

Une certaine idée de la Résistance
Défense de la France. 1940-1949
par Olivier Wieviorka
2010

Une histoire politique du pantalon
par Christine Biard
2010

Pudeurs féminines
Voilées, dévoilées, révélées
par Jean Claude Bologne
2010

Une histoire de la peine de mort
Bourreaux et supplices
1500-1800
par Pascal Bastien
2011

Les Ripoux des Lumières
Corruption policière et Révolution
par Robert Muchembled
2011

Le Mariage et l'Amour en France
De la Renaissance à la Révolution
par André Burguière
2011

Une histoire de la forêt
par Martine Chalvet
2011

Les Batailles de l'impôt
Consentement et résistance de 1789 à nos jours
par Nicolas Delalande
2011

Histoire de la virilité
I. L'Invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières
II. Le Triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle
III. La Virilité en crise ? XX^e-XXI^e siècle
sous la direction d'Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello
2011

Auschwitz, enquête sur un complot nazi
par Florent Brayard
2012

L'Apocalypse joyeuse
Une histoire du risque technologique
par Jean-Baptiste Fressoz
2012